

## Prix de la nouvelle 2021

### Le matou

Paul s'était réveillé à 09 : 36, d'une sensation désagréable qui partait du foie jusqu'à la tête. Ses cheveux blonds étaient trempés de sueur, les valises qui soutenaient ses yeux étaient les témoins de l'heure indécente à laquelle il était rentré. En fouillant ses poches il retrouva un billet daté du jour précédent. D'un souffle humide et chaud il déchiffra les vers qu'il avait inscrit la veille sur le papier qui semblait empester :

« Douce et adorable toxicité,  
que ne ferais-je pour m'empoisonner ?  
Tu guéris et enchantes mon esprit.  
De miel tu tartines toutes les vies. »

Lorsque sa bouche se referma, il décida que cette journée baudelairienne ne valait aucun mouvement hors du lit. Morphée, hâtif, l'entraînait toujours plus loin dans le kaléidoscope de ses souvenirs. Paul ferma les yeux et se prépara à comater de nouveau. D'un sursaut il lâcha les pavots que lui tendait le garçon et ouvrit les yeux. L'horloge avait eu le temps de tourner jusqu'à 12 : 40, et Paul était parti.

Au même instant, au 15 rue Guillaume-Apollinaire au 2<sup>ème</sup> étage appartement de gauche, Renée une cinquantenaire faisait craquer ses doigts tout en regardant de ses yeux froids l'heure tourner. Elle était assise depuis une petite éternité sur un fauteuil orienté vers l'Est, chaussures aux pieds et chapeau vissé sur la tête. Au premier coup d'œil personne n'aurait remarqué cette femme vêtue d'un complet gris. C'était d'ailleurs celui qu'elle portait aux enterrements, aux mariages et aux rendez-vous importants. Elle avait eu le temps depuis ce matin, de changer de chapeaux d'innombrables fois, de compter et recompter ses petites cuillères en argent et de souhaiter la mort de son ex-mari de six façons différentes. Sa préférée pour l'instant, était la numéro quatre, mais les chances pour qu'un objet piquant aille se coincer dans l'urètre de Marc, que son pantalon tombe dans la salle d'attente de l'hôpital où il se serait rendu et que tordu de douleur il n'aurait point eu le temps de mettre un slip le matin même, étaient malheureusement assez faibles. Cette pensée lui arracha tout de même un rictus. Si on avait capturé cet instant pour le montrer à un passant qui, pressé, était entrain de

courir dehors à ce moment-là, il nous aurait probablement dit que l'appartement la reflétait et l'englobait si bien que ça en devenait étrange. Renée était le salon, le salon était Renée.

L'origine de cette agitation contrôlée provenait du calendrier. Sous la date du jour, il était écrit en pattes de mouches : « RDV banque » entouré par trois fois avec un stylo vert.

La cause du pressant décampement de Paul venait de la semaine précédente. Il s'était alors rendu à la bibliothèque entre Rimbaud et Verlaine, séduit par leur dextérité et la tension qu'il parvenait à ressentir en lisant leurs travaux conjoints (*L'idole* était encore à ce jour un poème dont il se délectait). Son regard fut bientôt attiré par le rayon science-fiction, enfin, Paul avait horreur des réalités chimériques de ces grimoires insignifiants et ternes, son regard était plutôt attiré par la femme se tenant juste devant. Le fait qu'elle portait un panier plein de bouquins dont lui se serait servi en tant que cale-porte faillit le dégouter mais il avait fini par avaler la pilule d'un coup et s'était dirigé à sa rencontre. Elle était alors pressée et dut vite s'en aller mais, en trois minutes de dialogue Paul avait eu le temps d'apprendre qu'elle s'appelait Joëlle, qu'elle tirait vers ses 26 ans (il lui restait d'ailleurs plusieurs bouteilles de vin datant de sa naissance) qu'elle aimait lire et tricoter (surtout des chaussettes) et que cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas fait l'amour. Elle habitait au 15 rue Apollinaire au 2<sup>ème</sup> étage à droite et il était invité à aller déguster une bouteille datée de 1995 le samedi d'après à 13 heures.

Renée avait parfaitement calculé le temps qu'elle mettrait pour arriver à la banque, 5 minutes pour sortir de l'immeuble puis 20 autres minutes pour atterrir dans la salle d'attente avec son sac à portée de main. En chemin elle se retournerait pour regarder son appartement depuis la rue et se dirait qu'elle ferait bien de déménager, cette brique à porte ne convenait plus à une femme de son âge, puis elle se souviendrait que c'était pour cela qu'elle allait à la banque et cette idée la mettrait de bonne humeur. Elle aurait même quelques minutes d'avance sur son rendez-vous. Elle aurait le temps de lire un magazine de mode. Il était désormais 12 : 56, Renée se leva de son fauteuil pour partir, une immense sensation de joie lui tordit le visage en un sourire. Ève avait probablement dû ressentir ça lorsqu'elle avait goûté au fruit maudit. Au moment de franchir la porte elle s'arrêta et tâtonna son sac pour vérifier qu'il ne manquait aucun objet dont elle aurait besoin.

Paul était heureux de s'être souvenu de Joëlle, il avait senti ses joues s'empourprer quand elle lui avait demandé d'aller chez lui après avoir sorti sans gêne qu'elle était en manque de relation charnelle. Il avait peur qu'elle ne dise cela à tous les hommes qui l'attiraient, peur de

n'être qu'un parmi tous. Si c'était une ruse, elle était bigrement efficace ! Mais au fond de lui Paul savait que ce n'était pas cela qui l'avait tant attiré chez elle, il savait que ce qui lui avait tant chauffé le cœur était cette façon que Joëlle avait de prononcer chaque mot avec attention, comme si de sa bouche sortaient des enfants dont elle s'occupait, elle leur donnait calmement le sein, les dorlotait, calmait leurs chagrins. Il en était certain, la vie sortait de la bouche de Joëlle. Il savait que désormais ses mains seraient réduites à écrire des vers, écrire jusqu'à en saigner en espérant que Joëlle voudrait bien lire au moins une phrase à haute voix.

Il avait couru tout le long du trajet et le regretta lorsqu'il fut dans l'ascenseur, face à son odeur. À l'instant où les portes s'ouvrirent pour le laisser sortir au deuxième étage, une dame qui attendait pour entrer, lui barra le passage, elle renifla avec un air de dégoût et leva sur Paul un regard tellement dédaigneux qu'il en vint à se demander si le lait qu'il avait laissé dans son frigo n'avait pas tourné. Il remarqua une lueur étrange dans ses yeux, une détermination sans failles. Un frisson l'envahit et son attention fut détournée de la terrible femme par un petit chat qui la suivait discrètement jusque dans l'ascenseur. Paul partit en murmurant un bonjour apeuré et oublia tout de cet instant dès le moment où son doigt toucha la sonnette de Joëlle.

Renée était d'excellente humeur malgré l'odeur de sueur qui flottait dans l'ascenseur. Elle trouvait cependant cet élévateur trop vieux et lent. Entre le passage du 2<sup>ème</sup> au premier, elle eut le temps de s'admirer dans le miroir tout en triturant son collier de fausses perles et se demanda si les gens remarqueraient la supercherie. Elle espérait que non car elle savait que sa vie se jouait sur ce rendez-vous à la banque. Lorsque finalement l'ascenseur s'ouvrit au 1<sup>er</sup> elle se fit la promesse solennelle de n'utiliser plus que des escaliers pour pouvoir affirmer à ses copines pendant le rendez-vous thé au rhum du lundi après-midi qu'elle avait commencé le sport. Entre le 1<sup>er</sup> et le rez-de chaussée, Renée se mit tout à coup à hurler car une chose velue lui toucha le mollet. La boîte de métal sembla vouloir répondre à sa détresse puisqu'elle émit un son métallique si exécrable que l'orchestre chargé d'accueillir les nouveaux pensionnaires à l'entrée de l'enfer devait sonner comme une main qui virevolte sur une harpe. Lorsque la sonate diabolique s'arrêta, Renée regarda en direction du sol et fut soulagée de découvrir que ce n'était qu'un bête chat, bien qu'elle ne les apprécîât pas, elle ne se posa pas plus de questions quant à la raison de cette présence féline à ses côtés. Renée avait un plus gros problème à régler, les yeux fixés sur le chiffre des étages elle perdit petit à petit les semblants de couleurs qu'elle avait tant essayé de se donner le matin même. Le chiffre ne

bougeait pas. Elle ne sentait plus le léger gazouillis dans le creux de son ventre tellement reconnaissable et qui dans ce cas-ci aurait été si rassurant.

Elle commença par encaisser la nouvelle comme elle l'avait toujours fait, elle arrêta simplement de fonctionner, la bouche ouverte, le regard perdu, les bras ballants et le cerveau en pause. Le jour où, 15 ans plus tôt, Marc était arrivé à la maison la langue coincée dans la bouche de sa secrétaire et les mains innocemment occupées par sa poitrine, tout en lui annonçant tranquillement qu'il en avait marre de sa vie actuelle et qu'il lui fallait une bonne dose de changement. Renée avait cessé de vivre jusqu'au soir suivant où elle s'était réveillée chez sa sœur sans aucun souvenir de son arrivée là-bas. Elle n'était jamais allée récupérer ses affaires chez Marc. Elle avait bien trop peur de découvrir ce qu'elle savait pourtant être la vérité : Marc qui avait tant besoin de changements n'avait même pas déménagé ou changé de travail. Il n'avait fait qu'échanger Renée contre un modèle plus jeune. Elle se réveilla d'un coup et se mit à tambouriner sur le bouton SOS et chaque fois que son poing cognait le pauvre bouton une voix robotisée recommençait incessamment la même phrase.

« Bon...Bon... Bonjour, nous vous prions de rester calme... Bonjour nous vous prions de rester calme, les secours sont en chemin. »

Une fois la rage et la peur passées, et le bouton détruit, Renée sembla enfin remarquer la présence de son compagnon de cellule, apeuré dans un coin. Elle s'assit, le fixant en chien de faïence et se mit à attendre les secours en désespérant de rater son rendez-vous à la banque.

Paul, lui était aux anges, il avait goûté à la pire bouteille qu'il n'avait jamais bue mais n'avait rien osé dire car Joëlle avait passé cinq longues minutes à déblatérer de façon incohérente le peu de savoir viticole qu'elle avait pour tenter de l'impressionner. Elle parlait beaucoup, mais Paul prenait chaque mot qu'elle lui adressait comme un cadeau du ciel, le seul moment où il ne put s'empêcher de la contrarier ce fut lorsqu'elle clama que la science-fiction était le roi des genres littéraires et qu'elle préférerait lire le même Barjavel toute sa vie que de pouvoir changer de lecture à chaque fois mais en ayant l'obligation de se cantonner aux barbants poèmes. Elle sembla agréablement étonnée que Paul ait enfin un avis. Elle avait remarqué que ses yeux l'idolâtraient déjà et l'absence de remarques sur tout même sur l'ignoble vin qu'elle lui avait servi et dont elle n'avait pu s'empêcher de faire l'apologie pour lui arracher un commentaire, l'avait profondément ennuyée. Elle ne s'attendait plus à un mot de sa part. Finalement le poète semblait un peu plus intéressant.

Renée regarda sa montre, il était 14 : 07 et les secours n'étaient toujours pas arrivés. Elle n'arrêtait pas de triturer son collier depuis une heure, elle le tritura tant qu'après un crac sonore dans le silence de l'ascenseur les perles tombèrent et se mirent à danser sur le sol, échappant aux mains avides de Renée. Elle se mit en rogne lorsqu'elle remarqua que le chat lui en avait volé trois qu'il défendait avec hargne. C'était peine perdue, le chat semblait vouloir les garder. Elle n'aimait définitivement pas les matous. Renée se rappela avoir un jour lu dans un journal que le fait de se parler tout haut, permettait d'évacuer les tensions. L'auteur de ce texte était un psychologue reconnu en région parisienne qu'elle haïssait, et, de ce fait avait jugé son idée de stupidité sans nom. Terriblement fière, elle décida de ne pas revenir sur ses mots et choisit de s'adresser au chat. Elle dut tout de même se livrer à une joute intérieure pour se convaincre avant de se laisser tenter par l'expérience. Elle commença par se présenter de façon militaire et impersonnelle, le regard honteusement posé sur le mur, puis quand elle vit que les yeux globuleux du chat la scrutaient intensément elle cessa sur le champ. Quelle idée de parler avec une bête toute noire, à peine plus haute qu'une courgette et qui n'aurait de toute façon pas le quotient intellectuel nécessaire pour vous répondre. Renée approuva son dernier argument avec vivacité et soliloqua face au chat qui était définitivement plus intéressé par une mouche que par son récit. Elle commença par le début, la genèse de son existence. Elle parla beaucoup de sa jeunesse, hameau paradisiaque perdu dans le fleuve de la vie. Son père qu'elle n'avait jamais connu, sa petite sœur qui avait grandi tellement vite, elle évoqua aussi les clafoutis de mémé avec une larme au fond de l'œil et un semblant de souvenir coincé entre les dents. Elle s'attarda particulièrement sur un souvenir daté de juillet où elle avait trouvé un oisillon sur le sol, probablement tombé du nid car il était seul et trop jeune pour pouvoir voler. Il ne bougeait plus beaucoup mais semblait respirer tout de même. La Renée de neuf ans s'était penchée sur la fragile boule de plumes et avait été frappée par la beauté de la vie, si c'était elle qui avait trouvé ce petit oiseau, il était maintenant en sa possession et elle allait s'en occuper. Elle avait ramassé l'ange tombé du ciel et l'avait transporté avec attention vers la maison. Elle avait mis du coton dans une boîte d'allumettes et y avait déposé le précieux colis. Le lendemain matin, Renée avait couru vers son protégé, elle s'était battue toute la nuit avec un vieux livre sur les oiseaux pour essayer de découvrir ce qu'il pouvait bien manger. Arrivée proche de la maisonnette qu'elle avait construite pour le petit animal, elle s'était mise à hurler, à hurler d'un cri d'enfant qui ne l'était plus. Le chaton de la voisine avait goulûment avalé les restes d'innocence et les derniers jeux d'enfant qui peuplaient le monde de Renée.

Elle dut arrêter son récit un instant, ouvrir la vanne des souvenirs allait de pair avec celle des larmes, et Renée n'avait pas pleuré depuis un moment. Une heure plus tard, lorsque Renée parla de sa majorité le chat eut l'air moins intéressé, ce qui l'arrangeait bien parce que c'était un moment délicat et s'il ne l'écoutait que d'une oreille, la vérité lui serait peut-être plus simple à vomir. Les yeux perdus dans le gris sale des murs de l'ascenseur, elle imprégna l'air de ses paroles, mouilla le sol de ses regrets et jugea piteusement les choix qu'elle avait faits qui l'amenaient ici. Elle était tombée amoureuse à 18 ans de Marc, un homme qui en avait 10 de plus, et déjà une bague au doigt. Il l'avait croisée dans un café et avait immédiatement commencé à lui faire la cour. Il sentait l'indépendance et la rébellion et c'était ce qui avait attiré Renée dans son lit le jour même. Elle perdit sa virginité et ses opportunités futures au même instant. Une fois l'acte terminé, il ne la raccompagna même pas vers la porte. Renée était tombée enceinte et follement amoureuse de cet homme en une demi-journée. Dès le moment où elle remarqua un retard dans l'arrivée de ses règles, elle sut ce que c'était, elle n'avait pas revu Marc depuis le génial incident. Lorsqu'elle mit sa mère dans la confidence, celle-ci se mit dans une rage noire, lui hurla qu'elle n'était plus sa petite et rejeta ses propres erreurs dans sa fille qui aspira le tout comme une éponge sous une averse. Renée coupa le film imaginaire pour expliquer au chat que sa sœur lui avait raconté le jour de l'enterrement de leur mère, bien des années plus tard qu'après avoir condamné sa fille elle s'était couchée et ne s'était plus relevée que pour prier le ciel avec ardeur. Elle priait pour que sa petite soit sauvée quitte à elle en perdre la vie. Elle ne le sut jamais mais sa prière fut exaucée, Renée perdit son enfant. C'était à partir de là qu'elle avait commencé à disjoncter lorsque les nouvelles étaient trop lourdes. Elle s'arrêtait un court instant de vivre pour rejoindre son enfant dans le ciel, le temps que les choses en bas puissent aller mieux.

Renée enterrait gentiment toute l'horreur de sa vie dans les poils noirs du chat. Le temps et la banque ne l'importait plus, elle avait juste besoin de vider sa vie et de la mettre dans le petit corps qui jouait à ses pieds. Elle se sentait tellement mal de revivre ses souvenirs prisonniers en elle-même et en même temps elle sentait son corps recommencer doucement à vivre. Elle demanda au petit chat s'il l'autorisait à passer sous silence comment elle était allée en rampant sonner chez Marc, la soudaine haine du monde entier l'emportant lorsque la porte s'ouvrit sur sa femme, à qui elle avait balancé toute l'histoire au visage pour pouvoir la détruire autant qu'elle s'était brisée contre le monde. Elle ne voulait pas que le petit chat qui n'était plus méfiant du tout la regarde avec la même tempête de chagrin dans les yeux que le regard de la femme lorsqu'elle lui avait craché la douloureuse vérité. À cause de la violence

de ce regard, elle avait perdu une deuxième fois son enfant, cette fois-ci était plus amère encore car elle savait que c'était lui qui s'était sauvé, dégoûté par l'ignoble comportement de sa mère.

Puis vint une période plus douce dans la vie de Renée, Marc lui était fidèle et dévoué et elle s'épanouissait du mieux qu'elle pouvait. Ils avaient acheté une maison et Marc eut l'idée d'installer un petit berceau dans une pièce inutilisée, Renée avait feint le ravissement, bien qu'elle sut au fond d'elle que les prières répétées de sa mère avaient jeté de l'acide au fond de son ventre, et que plus aucune plante ne pourrait jamais y pousser. Elle était destinée à garder un ventre bien lisse. Maintenant, Renée avait trente ans sur le papier mais dans l'âme une centaine d'années de plus. Elle ne riait plus beaucoup, Marc ne sentait plus l'indépendance, il avait désormais une brioche qui pendait en bas de son ventre et un compte épargne bien rempli. Les années avaient passé et Renée et Marc n'avaient plus rien à se dire, la télévision parlait pour eux. Leur maison était toujours pleine de rires et de blagues, de passions et de drames, mais ceux de personnages fictifs qui vivaient dans une petite boîte de métal. Jusqu'au jour où elle dut partir car il avait trouvé une femme qui remplirait la maison de vrais rires, qui remplirait le petit berceau qui depuis avait pris la poussière.

Paul pensait être à l'apogée de sa vie, il avait fait par trois fois l'amour avec Joëlle et à chaque fois il avait l'impression de redécouvrir les sensations de la vie. La première fois leur corps se frôlaient doucement, ils se cherchaient, se découvraient, essayant un peu hasardeusement de chercher la combinaison gagnante pour emmener l'autre dans un état de jouissance. La deuxième fois elle avait choisi d'être sauvage, ils étaient deux loups se livrant bataille pour assouvir leur soif de corps. Ils étaient au milieu d'une joute de langues sans merci alors que quelqu'un sonnait à la porte, ils entendirent vaguement quelqu'un crier quelque chose à propos de pots de fleurs ou d'ascenseur. Ils ne firent même pas semblant d'écouter ce que voulait l'inconnu. Après une courte sieste ils disputaient déjà la troisième manche. Cette fois c'était lui qui avait pris les choses en main, il lui fit l'amour avec tout ce qu'il avait vécu depuis 24 ans, il lui fit l'amour avec Apollinaire et Brel, lui offrit l'innocence de l'enfant, la rébellion de l'adolescent et la sagesse du vieil homme. Il lui fit goûter à tous ses chagrins d'amour et ses rêves futurs. Il aurait voulu pouvoir lui offrir chaque chose se trouvant sur la planète. Il s'était épris d'elle.

Renée raconta vaguement la fin de l'histoire au chat, elle savait désormais pourquoi elle était coincée dans cet ascenseur avec lui. Elle savait pourquoi les secours n'arrivaient pas,

pourquoi sa mère avait tant prié. Tout se jouait en cet instant. Les yeux perdus dans le vague elle se sentait reposée, elle grava sur le mur de l'ascenseur avec une lime à ongle trouvée au fond de son sac « La plus violente tempête se calme le jour où tout s'envole. »

Paul quitta l'appartement de Joëlle un sourire sur les lèvres, il n'avait pas encore réalisé qu'elle lui avait dit adieu, qu'elle ne comptait pas le revoir. Il choisit d'emprunter les escaliers plutôt que l'ascenseur et croisa la femme qu'il avait vu en arrivant. Elle semblait différente. Calme et reposée comme une montagne. Elle n'était plus vêtue d'un complet gris morne mais gris comme les jours où le ciel essaye de nous transmettre un message de l'au-delà, le gris qui arrive juste avant que la pluie ne nettoie tout le malheur du monde pour ne laisser que du bleu. Il ne remarqua pas que la femme avait deux petites taches rouges sur le bas de son pantalon. Il ne remarqua pas non plus le pistolet vide qui gisait sur le sol de l'ascenseur à côté d'un tout petit corps. Il se dit juste que la femme avait l'air d'avoir déposé tout son malheur quelque part et de s'être débarrassé du réceptacle.

*Bonjour Renée, c'est Marc, nous avons bien rendez-vous aujourd'hui à 13 : 30 à la banque pour finaliser les deux ou trois bricoles à propos du divorce ? Je t'ai attendu. Bon rappelle-moi dès que tu as ce message pour qu'on puisse signer les derniers papiers. Bonne journée Renée, je t'embrasse.*